

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

054  
M 543  
Canadiana

# LE MENEESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I. QUEBEC, 8 AOUT, 1844. No. 8

SOMMAIRE :—LE CHASSEUR DES ALPES, (Poésie); INES DE TOLEDE; Variétés.

## Poesie.

### LE CHASSEUR DES ALPES.

" Que j'abhorre, mon fils, tes projets intrépides !  
 " Tu vas donc confier tes destins aux forêts ;  
 " Tu veux suivre un chamois en ses élans rapides ;  
 " Tu veux le percer de tes traits.  
 " Tu ne guideras plus en nos plaines fleuries  
 " Le troupeau caressant de ces jeunes agneaux  
 " Qui, sous tes yeux, paissaient les herbes des prairies,  
 " Et bondissaient au bord des eaux.  
 " Tu dédaignes ces fleurs par tes mains cultivées ;  
 " Qui croissaient pour parer les fêtes du printemps,  
 " Qui te charmaient hier, qui, de tes soins privées,  
 " Ne vivront plus que peu d'instant !  
 " Les routes de ces monts ne te sont point connues !  
 " Des abîmes nombreux s'y cachent sous les pas ;  
 " Ces neiges que tu vois s'élever sur les nues,  
 " Tombent et portent le trépas !  
 " Reste, reste, mon fils, reste auprès de ta mère,  
 " Du déclin de mes jours, ô toi l'unique espoir !  
 " C'est parmi ces glaciers qu'a disparu ton père ;  
 " Je crains de ne pas te revoir !"

Ainsi de Val-Rosa parlait une habitante ;  
 Ses baisers se mêlaient à ce touchant discours.  
 Mais d'un torrent fougueux c'est en vain que l'on tente  
 D'arrêter le rapide cours.

L'impétueux chasseur méprise ses alarmes ;  
 Il part en lui disant : " Je reviendrai ce soir."  
 Pour le suivre longtemps de ses yeux pleins de larmes,  
 Sur un roc elle va s'asseoir.  
 D'un vieux chêne noirci par les feux de l'orage,  
 Un corbeau de son fils lui prédit le trépas ;  
 Cet aspect lui ravit un reste de courage :  
 L'oiseau sinistre ne ment pas !  
 Le jour tombe... Elle crie, inquiète, éperdue  
 " Mon fils !... " A ses regards il ne vint pas s'offrir,  
 L'aurore la trouva sur la terre étendue...  
 Elle avait cessé de souffrir.

On conte que depuis, au bord du précipice,  
 Alors que de la vie il dédaigne le soin,  
 Le chasseur voit parfois un fantôme propice  
 Qui lui dit : " Ne va pas plus loin !"

D'ANGLEMONT.

Légendes françaises.

### INES DE TOLEDE.

I.

#### LE BACHELIER ET LE VINATERIO

Si jamais sceptre tomba en quenouille, ce fut celui du petit-fils de Louis XIV, du duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. A l'époque où ce prince (16 novembre 1700) monta sur le trône, ses heureuses qualités faisaient beaucoup attendre de lui. Il possédait tout ce qu'il faut sinon pour faire un

grand roi, du moins pour porter dignement la couronne, ce qui n'est pas difficile attendu la sottise des peuples. Les espérances de ceux qui l'avaient élu durèrent peu, comme d'habitude. Un an après environ, une femme à jamais célèbre, la princesse des Ursins, duchesse de Bracciano, vint de Rome, où elle avait fixé son séjour, à Madrid pour y occuper le poste important de première dame d'honneur de la jeune princesse de Savoie, qui venait d'épouser Philippe V.

Mme des Ursins était une femme séduisante sous tous les rapports, pleine d'esprit, d'ambition, d'énergie. Le roi d'Espagne et la reine étaient trop dévots pour douter de ceux qui les approchaient. La princesse le savait, elle en profita habilement. Son influence dans les affaires de l'Espagne dura quatorze ans sans que rien fût venu un seul instant l'altérer. Au bout de ce temps, elle se réveilla plus vigoureuse que jamais. La jeune reine venait de mourir. Le roi, à qui ce douloureux événement avait fait prendre l'Escorial en dégoût, s'était retiré dans le beau palais de l'opulent duc de Médina-Céli, qui le lui avait gracieusement offert. Ce fut là que la favorite se montra dans toute sa puissance, faisant trembler ceux qui avaient osé proclamer sa chute. Admise seule à partager la retraite du monarque, elle sut si adroitement capter sa confiance, qu'elle songea sérieusement, dit-on, et bien qu'elle eût quarante ans de plus que lui, à prendre légitimement place sur son trône. Cet insigne honneur eût flatté son ambition et son amour-propre, en prouvant à ses détracteurs qu'elle n'avait point épousé secrètement, comme ils venaient d'en répandre le bruit, son intendant d'Aubigny.

Mais l'audacieuse princesse avait trop compté sur ses forces. Eblouie par la haute fortune de Mme de Maintenon, qui pouvait devenir la sienne, elle perdit la tête et mit si peu de circonspection dans sa manière d'agir que le roi conçut enfin le projet de secouer un tel joug.

Voyant alors qu'il fallait renoncer à ses beaux rêves, que hésiter ce serait se perdre, Mme des Ursins changea subitement de tactique. Un seul moyen lui restait pour rentrer en grâce : c'était de se poser en victime de la calomnie et de marier Philippe V à une princesse qui fût tout à la fois assez forte pour dominer son esprit mobile et assez faible pour se laisser elle-

même diriger. La favorite s'ouvrit à cet égard à l'envoyé de Parme, qui possédait sa confiance.

Albéroni, un des plus déliés courtisans de son siècle et un des plus distingués, comprit le parti qu'il pouvait tirer, non pour la princesse, mais pour lui-même, de cet heureux événement. Il proposa, ce qui fut accepté, la main d'Elisabeth Farnèse, fille unique du duc de Parme, son souverain. En moins d'un mois, les bases du mariage furent de part et d'autre arrêtées, et Albéroni partit pour aller chercher la jeune souveraine, dont l'union venait d'être prononcée par le cardinal Hozzadini, devant le cardinal Aquaviva, représentant de Philippe V. Le 16 septembre 1715, la nouvelle reine alla s'embarquer à Gênes, traversa le midi de la France, accompagnée du marquis de Los Balbazes, de la princesse de Piombino, amie dévouée de Mme des Ursins et d'Albéroni. Le 18 novembre, elle arriva à Bayonne, où elle fut, pour cause de santé, retenue quelque temps; le 10 décembre elle traversa la Navarre, et le 23 au soir elle entra à Xadrague, où le roi devait venir la recevoir.

C'est à dater du lendemain de ce jour que commence l'histoire que nous avons entrepris de raconter.

Ce jour-là, par une matinée d'hiver tout à la fois brillante et froide, un jeune homme d'assez modeste apparence suivait à pied la route de Guadalajara à Xadrague. Il portait le costume économique et râpé des universités espagnoles : un pourpoint de cadî noir réuni à un haut-de-chausses de même étoffe par un ceinturon de cuir brun ; une sorte de lévite grise, si étroite que l'on eût dit qu'il en avait donné la moitié à un pauvre. De temps à autre il faisait une halte pour relever ses *zapatos*, souliers de cuir blanc, qu'un long usage avait outragéusement usés sur leurs angles, et souvent il portait la main à son bonnet de feutre à gland bleu pour l'assujétir sur l'épaisse chevelure noire qui flotait autour de sa tête. En ce temps-là, la route de Guadalajara à Xadrague, simple ébauche de celle d'aujourd'hui, n'était ni droite, ni large, ni pavée. La pluie, autant pour le moins que la main des hommes, l'avait taillée en pleine pierre au milieu même des rochers de la Sierra d'Aylon. A peine les voitures pouvaient-elles

se frayer un passage au milieu des larges ornières, et le piéton lui-même avait fort à faire pour se retirer sain et sauf des flaques profondes dont elle était marquée.

Arrivé à un endroit où cette route forme l'éclipse à droite et à gauche, et a reçu, sans doute à cause de cette disposition, le nom de carrefour *dell' Cruzada*, notre jeune voyageur fut subitement arrêté par ce cri poussé d'une voix lamentable :

—La charité, pour l'amour de Dieu !

C'était un mendiant qui, couché nonchalamment sur le revers d'un ravin, sollicitait les âmes charitables.

Ne pensant pas que la requête pût s'adresser aux voyageurs aussi pauvrement accoutrés qu'il l'était, il allait poursuivre son chemin, lorsque, ayant jeté les yeux sur le mendiant, il frissonna de tous ses membres en se voyant le point de mire d'un *trabuco*.

Il y a cent ans, mendiant et bandolero étaient synonymes. Ce que l'un ne pouvait obtenir par la prière, l'autre l'arrachait par la force. Notre jeune homme savait cet usage ; aussi, ne voulant pas s'exposer par un refus aux conséquences qui en étaient ordinairement la suite, il fouilla avec une muette résignation dans sa poche... Hélas ! elle était bien peu garnie.

—Que faites-vous donc là, caballero ? dit à ce moment la voix rude d'une personne qui venait d'arriver.

—Vous le voyez, dit timidement le pauvre imposé en se retournant avec une sorte d'effroi, j'obéis. Et il montrait le *trabuco*.

L'interlocuteur était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, à la taille haute et bien prise, à l'œil vif, au teint brun ; aux cheveux noirs. Il portait un justaucorps de cuir fauve taillé carrément à la gorge, boutonné sur l'épaule gauche par un seul bouton et garni de dessus de manches ouvragés. Sur son dos pendait en bandoulière un bâton de cormier. Une ceinture de daim gris, dans laquelle passait une longue navaja, prenait étroitement sa taille ; à la saignée de ses deux bras se voyait un crevé de toile jaune ourlé de bleu ; une culotte de gros mazumet brun venait en bouffant s'attacher à ses genoux, au dessous desquels descendaient des guêtres grises, laissant paraître vers le milieu sa jambe nue ; enfin, des alpargatas, espèce de sandales semblables à celles des

anciens, et un vaste chapeau nommé sombrero voilà quel était son accoutrement.

D'un coup d'œil rapide il avait vu de quoi il était question. D'un seul bond il se trouva en face du mendiant, son bâton de cormier levé sur sa tête et le *trabuco* retenu sous son pied.

—Miserable ! dit-il, n'es-tu pas honteux de faire ainsi ton abominable métier ? Que tu t'adresses à un hidalgo, c'est fort bien ; l'hidalgo est riche et doit payer, mais que tu soumettes au péage un pauvre jeune homme qui me paraît n'avoir que la peau sur les os et son méchant pourpoint sur la peau, c'est une lâcheté !

Et comme le mendiant fesait mine de se lever.

—Ne bouge pas ! lui cria l'inconnu, ou je te brise le crâne !

A ces mots, il fit sauter à quelques pas le *trabuco*, courut le ramasser, le déchargea en l'air, et le rejetant dédaigneusement près du mendiant :

—Souviens-toi de la leçon, Diégo ! lui dit-il. Si jamais je t'y rattrape, tu me le paieras. Tu sais si je suis homme de parole. Quant à vous, ajouta-t-il en revenant près de celui dont il avait sauvé si fortuitement la bourse, et peut-être la vie, si vous m'en croyez, une autre fois vous ne tenterez pas seul les grandes routes, c'est malsain. Mieux vaut prendre les chemins détournés. Mais puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

—Sans aucun doute, monsieur, répondit le jeune voyageur un peu remis de sa première émotion. Toutefois, et avant tout, vous me permettez de vous remercier de l'éminent service que vous venez de me rendre. Je me nomme Feliciano.

—C'est un joli nom, je vous en fais mon compliment, il vous portera bonheur.

—J'en accepte l'augure, et suis assez disposé à y croire d'après ce qui vient déjà de m'arriver.

—Plût au ciel que le mien fût aussi distingué, reprit l'inconnu ; je me nomme tout uniquement Domingo. Vous êtes ?...

—Un pauvre bachelier de Salamanque qui vient de prendre ses licences.

—Et moi un *vinatero*, qui viens en droite ligne de la plus belle ville des Espagnes, de Séville. Vous savez le proverbe : " Qui n'a pas vu Séville, n'a pas vu la merveille du monde." Mais, pardieu ! il me semble que vous

suivez la même route que moi, nous la ferons ensemble, si cela ne vous déplaît pas ?

—Comment donc, senor, repartit le bachelier, j'en serai enchanté. J'aurai le plaisir de causer avec vous, et je pourrai marcher sans crainte, sachant mes quelques maravedis en sûreté sous la protection de votre bâton qui, en pareil lieu, vaut mieux que celle du roi.

Nos deux voyageurs s'étaient mis en marche, la tête en avant, contre la bise âpre et mordante qui les repoussait en grondant dans l'étroit défilé de la Sierra.

Vingt minutes de ce rude exercice les conduisirent au-delà de la montagne. Là, une venta s'offrant à leur vue, ils y entrèrent et y firent une pause d'un quart d'heure qu'ils utilisèrent en vidant une *copa* d'alicante que voulut payer le vinaterio. A leur sortie, ils étaient aussi liés que si leur connaissance eût daté de dix ans. Rien ne pousse à l'amitié comme le vin, la galanterie et le tabac à priser.

—Pardieu ! mon jeune ami, dit Domingo, que le nectar avait rendu fort expansif, au point où nous en sommes, nous pouvons bien ne rien nous cacher ; je ne présume pas que nous puissions réciproquement nous faire tort. Vous ne trouverez donc pas mauvais que je vous demande ce que vous allez faire à Xadaragues. Pour vous donner l'exemple de la confiance, je vous dirai que j'y vais à l'intention de la senora Carmina, mon auguste épouse. La senora Carmina tient une *fonda* renommée à Madrid. Elle loge dans la capitale ce qu'il y a de mieux parmi les gens sans départements qui accompagnent, comme vous le savez sans doute, notre nouvelle reine, de trouver en arrivant un logis convenable et je vais leur offrir d'avance mes humbles services. A vous maintenant.

—Moi, répondit Feliciano, j'y vais en flâneur pour voir le cortège, pour jouir du coup d'œil.

Surpris de cette réponse dans la bouche d'un pauvre jeune homme, le vinaterio le regarda du coin de l'œil et lui dit avec un ton railleur :

—C'est là le seul motif qui vous a fait quitter Madrid par un temps pareil ?

—A vous le dire franchement, balbutia le bachelier, j'ai bien encore une autre raison, mais cela doit si peu vous intéresser...

Qui sait ? parlez toujours.

—Eh bien ! j'y vais pour parler à son ex-

cellence le chargé d'affaires du duc de Parme.

—Monseigneur Albéroni ?

—Lui-même.

Sans être trop curieux, que lui voulez-vous dire ?

Je veux lui dire que je suis italien, et par conséquent son compatriote, et qu'à ce titre j'espère qu'il me sera utile.

—En quoi ?

—En ce qu'il lui plaira. Ne savez-vous pas que le roi, qui apprécie son talent, a juré de le faire son premier ministre ?

—Ah ! dame ! si vous croyez encore aux belles promesses des rois et à la bienveillance des ministres, je n'ai plus rien à dire. Toutefois, mon jeune ami, tâchez de croire encore à autre chose, et notamment à ceci : c'est que monseigneur Albéroni ne vous écouterait pas.

—Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

—Pourquoi ? Parce que de petites gens comme nous n'ont pas accès auprès de tels personages.

—De petites gens, dites-vous ? Mais vous ne savez donc pas que son père était jardinier, et que lui même, il a sonné les cloches à Firenzuola, son village natal, et fait la cuisine chez le duc de Vendôme ?

—C'est connu ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

Que quand on est parti de si bas pour monter si haut, on peut bien aider un peu ceux qui ont l'ambition de faire de même.

—Pesté ? comme vous y allez ! Si tous les hommes qui ont su se frayer un chemin à travers la foule, devaient, comme les astres, remorquer tous leurs satellites, mais, mon jeune ami, ils auraient une queue de protégés plus longue que celle des comètes elles-mêmes.

—Il vaut donc mieux qu'ils soient égoïstes ?

—Du tout. Seulement il faut qu'ils ménagent avec soin leurs forces et conservent leur crédit pour eux. Et tenez, je vais vous citer un exemple qui, du petit au grand, vous convaincra mieux que tout ce que je pourrais vous dire à cet égard. J'avais un ami qui désirait être vinaterio. Comme il ne possédait pas un doublon, je lui ai fait les avances nécessaires, je l'ai patronisé, et il a réussi, si bien réussi que mes pratiques m'ont quitté pour aller à lui, et que, à l'heure qu'il est, maître Benito fait le fier en passant devant moi, le misérable !

—Mais, dit naïvement le bachelier, je ne me

trouve pas dans le même cas. Je ne peux pas, moi, enlever à monseigneur Albéroni ses pratiques ; il n'a pas à craindre, que je ruine son crédit, ni que je me mette à sa place ; je suis trop petit pour cela, et il est trop grand.

—Eh ! mon Dieu, sait-on ce qui peut arriver ? Mon confrère avait cinq pouces de moins que moi, pas d'argent, pas de crédit, dit Domingo en riant de sa grosse plaisanterie, cela ne l'a pas empêché d'arriver.

—C'est que votre confrère était un ambitieux, tandis que moi, c'est bien différent ; au lieu de me faire monter comme lui les marches quatre à quatre, que monseigneur Alberoni me les fasse monter une à une, et je serai content comme un roi.

—Bah ! on dit cela, et quand une fois on tient la rampe, l'ambition nous pousse, et alors on veut enjamber les marches malgré soi. Du reste, ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous détourner de vos projets. Nous causons, voilà tout. Je sais bien que son excellence n'a rien à craindre de vous, mais elle a tout à craindre des autres.

—Hé ! qu'a-t-il donc à craindre ?

—L'envie suit de près la fortune, et la fortune de monseigneur Albéroni a été si rapide, qu'elle lui a suscité bien des envieux. On parle déjà de complot, de sourdes menées qui auraient pour but de renverser l'idole avant qu'elle soit solidement assise sur son piédestal. Aussi devez-vous penser que son excellence qui est, dit-on, sur ses gardes, doit avoir assez à faire de songer à se défendre.

Il se fit un silence de quelques minutes.

—Mort de ma vie ! mon jeune maître, reprit le vinaterio, vous avez l'air grave d'un sereno qui fait sa ronde de nuit ! Est-ce que ma conversation vous aurait déplu, ou bien vous aurais-je cruellement désenchanté ?

—Je vous l'avoue, répondit en soupirant le bachelier, je m'étais dit : Il vient de mener à bonne fin la grande affaire dont l'avait honoré la confiance du roi ; à son arrivée à Guadalaxara, Philippe V le nommera premier ministre ; ce sera le moment de m'adresser à lui : je suis son compatriote, je lui parlerai de son vieux père, que mon père à moi a connu béchant ses plates-bandes, cela le flattera, et certainement il me tendra la main. Et maintenant, s'il faut vous en croire, je dois renoncer à cet espoir. Mais je tâcherai d'en prendre

philosophiquement mon parti ; je ne veux plus penser qu'à elle ; si je puis l'entrevoir dans le cortège, du moins je n'aurai pas fait dix-sept lieues pour rien : sa vue me consolera, me donnera du courage.

Féliciano avait prononcé ces derniers mots presque à voix basse.

—Pardieu, caballero, dit son compagnon en jetant à terre le reste de sa cigarette, il faut convenir que vous êtes d'une discrétion bien étrange ! Comment ? vous me voyez vous plaindre, m'attendrir jusqu'aux larmes sur votre malheureux sort, et vous me cachez le beau côté de votre médaille ! Ce n'est pas bien. Si vous m'aviez dit tout de suite que vous espériez la voir, je ne me serais pas tant appitoyé à votre intention. L'amour console de tout, je sais ça ; moi qui vous parle, j'aurais bravé tous les chagrins du monde il y a vingt-cinq ans, à l'époque où la senora Carmina, mon auguste épouse, que vaut bien actuellement deux muids, était légère comme un sylphe. Malheureusement les temps sont un peu changés et ses attraits aussi. Mais enfin ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Votre princesse est jeune, sans doute, et jolie ?

—Belle comme un ange. Seize ans, tout au plus.

—C'est peu. Et riche ?

—A millions.

—C'est beaucoup. Elle se nomme ?

—Dona Inès de Tolède.

—Par Notre-Dame-d'Atocha, vous avez le goût fin !

Vous la connaissez ?

—Parbleu ! qui ne connaît la belle pupille de Mme la princesse des Ursins ? Ce sera bien la plus charmante dame d'atour de la reine, car on dit qu'elle doit lui être attachée en cette qualité. Mais sait-elle au moins, que pour elle vous courez ainsi à travers champs ?

—Non, mais elle a su que je l'aime.

—Pensez-vous donc qu'elle ne le sache plus ? Une femme n'oublie jamais ces choses-là.

—Hélas ! vous savez le proverbe : *Loin des yeux, loin du cœur*. Or, il y a un an que je ne l'ai aperçue.

—Vous aimait-elle à cette époque ?

—Je crois que oui, quoique je ne lui aie jamais parlé, dit Féliciano avec candeur.

—Et vous voulez la revoir ?

—Cela me fera tant de bien !

—J'en doute fort. Avez-vous quelque empire sur vous-même ?

—Oh ! beaucoup.

—Hum ! fit le vinaterio en secouant la tête d'un air d'incrédulité. Mais si dona Inès ne vous reconnaît pas, me promettez-vous du moins de l'oublier comme elle vous aura oublié elle-même.

—Je vous le promets.

—He bien, venez avec moi, dit Domingo en lui prenant le bras ; je vous la ferai voir, moi, car nous voici arrivés aux portes de Xadragues, et je connais les bonnes places.

Un bruit étrange, semblable aux vagues de la mer en courroux, les accueillit à leur entrée dans cette petite ville, d'ordinaire si paisible. C'était un tintamarre au milieu duquel on distinguait le retentissement des cloches, le roulement du tambour, le son des trompettes, le bruit tumultueux de la foule qui encombrait les rues, et enfin, élevant sa voix formidable au-dessus de la tempête, la voix tonnante du canon.

Vingt mille Castillans étaient accourus de toutes parts pour voir passer la jeune souveraine dont la renommée avait vanté la beauté.

—A midi un cri général s'éleva :

—Voilà la reine ! Vive la reine !

On apercevait à l'extrémité de la rue principale un bataillon de hallebardiers de la garde royale, dont les armes brillaient au soleil.

Le vinaterio avait conduit Feliciano chez un de ses parents, dont la maison se trouvait dans une des rues que devait traverser le royal cortège.

Il le fit monter sur le *mirador* et lui dit :

—Il paraît, mon jeune ami, que nous sommes arrivés à temps. Vous allez la voir, et vous me la montrerez, car je suis curieux de juger par mes yeux de votre bon goût.

Le cortège, composé principalement de riches équipages, s'avavançait lentement.

Feliciano avait enfin exploré chaque voiture, quand tout à coup il pâlit, porta vivement la main à son cœur pour en comprimer les battements, et s'écria d'une voix tremblante de bonheur :

—La voilà !... Domingo..., c'est elle !... c'est bien elle ! Tenez, là, là, elle me voit, me regarde, elle m'a reconnu !... La voyez-vous ?... Dona Inès, dona Inès !...

Il ne put en dire davantage, l'émotion l'avait suffoqué.

Dans le même moment, une scène étrange se passait à l'une des portes de la ville, où venait d'arriver le cortège. Mme des Ursins, appelée au poste éminent de *camerera mayor*, y attendait la jeune reine. Voyant paraître son carrosse, elle descendit d'elle en grand costume de cérémonie. Elisabeth lui fit un accueil très froid. La princesse qui, sur ce que lui en avait dit Alberoni, la croyait timide et mal élevée, n'y fit pas d'abord attention, occupée qu'elle était d'elle-même. Une chose d'ailleurs avait attiré toute son attention, c'était la chaude pelisse dont la reine était simplement vêtue, contrairement aux usages de la cour en une si grande occasion. Aussi, croyant pouvoir lui donner une leçon à ce sujet, dit-elle à voix haute :

—Votre majesté me permettra de lui faire observer que les coutumes de l'Espagne exigeaient que la reine se montrât vêtue comme il convient à son rang, et en voiture découverte, aux nombreux sujets accourus de toutes parts pour la voir.

L'observation tombait mal. Blessée à son tour de voir la princesse parée comme une chasse et de lui trouver un ton si tranchant, Elisabeth se contenta de hausser les épaules d'un air de pitié. Mme des Ursins, surprise et humiliée, voulut tenter une seconde épreuve. L'occasion s'en présenta sur-le-champ. La reine avait gracieusement invité le duc de Saint-Aignan et la duchesse de Robec à prendre place dans sa voiture, et avait, avec une intention évidente, oublié d'y faire monter la *camerera*. Furieuse de cet affront, d'autant plus mortifiant qu'il était public, celle-ci s'écria :

—Votre majesté aurait-elle donc si peu de soucis des lois de l'étiquette, qu'elle ne sût pas qu'à moi seule, sa *camerera mayor*, appartient l'honneur de m'asseoir à ses côtés ?

C'était aller de mal en pis. Cette fois Elisabeth ne put se contenir. Elle avança la tête hors de la portière et dit d'une voix dans laquelle perçait le plus vif mécontentement :

—Messieurs, de grâce, débarrassez-moi de cette folle !

Puis, avec un accent si bref que l'on ne pouvait douter de la fermeté de son caractère, elle ajouta :

—Qu'on l'emmène jusqu'aux frontières de l'Espagne ; je ne veux plus la revoir ! Brusquement et cruellement détrompée sur

le compte de la jeune reine, dont elle avait espéré faire un instrument docile de ses volontés, la vieille princesse se laissa tranquillement enlever. Seulement un des officiers chargés de l'accompagner l'entendit murmurer d'une voix sourde :

— Ah ! monseigneur Albéroni, vous m'avez indignement trompée. Je me vengerai.

Au moment où Feliciano, reprenait un peu de calme et cherchait encore des yeux dans la foule sa jeune maîtresse, on s'entretenait autour de lui de ce grave incident de la journée.

— Domingo, balbutia-t-il d'une voix faible, que m'est-il donc arrivé ?

— Il vous est arrivé que vous devez moins que jamais compter sur l'envoyé de Parme, dit le vinaterio, car il va avoir affaire à forte partie. Demain matin nous retournerons à Madrid de compagnie et nous causerons de vous, qui me paraissez trop amoureux, et de vos espérances, qui me semblent plus que jamais aventurées.

## II.

## LE MINISTRE-ROI.

Elisabeth Farnèse était plus vive que méchanté. La réflexion calma presque aussitôt sa colère. Craignant que la violente mesure qu'elle venait de prendre à l'égard de la favorite ne mécontentât le roi, elle lui dépêcha sur-le-champ un courrier porteur d'un billet écrit à la hâte et dans lequel elle justifiait sa conduite. Mais cette démarche, elle put bientôt s'en convaincre, était inutile. Philippe V, qui l'attendait à Guad'alaxara, dans le somptueux palais du duc de l'Infantado, lui fit un accueil des plus empressés. Il descendit dans la cour d'honneur, courut lui baiser la main et s'informa si, galamment de sa santé qu'elle vit clairement que, loin de lui en vouloir, il lui savait gré de ce qu'elle avait fait.

Le lendemain même, les deux époux partirent pour Madrid et se rendirent au Buen-Retiro, où la cour devait désormais se fixer.

Elisabeth, adroite et jolie, parvint en peu de temps à s'emparer de l'esprit et du cœur de Philippe V ; mais il n'en fut pas de même des Espagnols. Ceux-ci lui accordaient un sens droit, un esprit vif et une sagacité merveilleuse, mais ils ne pouvaient lui pardonner ce

qu'ils appelaient le sans-çon, de ses manières. Et, en effet, au dire même de ses partisans, Elisabeth tenait trop peu de compte de la fierté castillane. Elle était généralement détestée. Un seul homme, Albéroni, la soutenait avec dévouement. L'astucieux prélat, devenu, malgré la vive opposition du nonce Aldovrandi, cardinal et maître du poste politique qu'avait occupé si longtemps Mme des Ursins, s'était d'abord étudié à captiver les bonnes grâces de sa souveraine pour arriver au pouvoir. Puis, une fois arrivé, il avait tendu tous ses soins à plaire à la reine. Cette grande, difficile, et dangereuse conquête eût mis le comble à son ambition.

Albéroni était un homme remarquable. Il avait la taille haute, le front large, le regard fin. L'égal, pour la science, des Guicciardini et des Mai, il n'a eu besoin, pour se placer au rang des Ximènes et des Richelieu, que d'une chose, celle qui justifie tout et qui dépend plus souvent du hasard que du génie, le succès.

Le prélat était vaniteux. Sa mise, toute simple qu'elle fût toujours, révélait la plus exquise coquetterie. On le disait heureux en amour. Peut-être que cette circonstance encouragea la passion qu'il avait conçue pour la reine. Quoi qu'il en soit, il redoutait le scandale, et plus encore la colère du roi. Il n'ignorait pas qu'il y allait de sa tête. Il se décida donc pour un moyen terme qui lui semblait tout concilier. Un jour, comme il se rendait pour faire ses prières dans l'oratoire du palais, rencontrant Laura, l'une des femmes ordinaires de la reine, il l'aborde, lui met dans la main une bourse et une lettre en lui disant à mi-voix : (1).

— La bourse à toi, la lettre à la reine.

— Mais, monseigneur....

— Silence !

— Je ne puis m'en charger.

— Si tu me sers bien, je double la somme : dans le cas contraire... tu me connais. Va !

Et il s'éloigna. Laura resta d'abord interdite, car bien qu'elle ne sût pas positivement de quelle mission elle se trouvait chargée, elle en devinait cependant assez l'importance d'après le mystère avec lequel on la lui avait confiée, et surtout d'après

(1) L'histoire ne donne pas ce caractère à Albéroni : c'est une calomnie à la façon de Bellanger.



le poids de la bourse, pour en être quelque peu effrayée. Qu'allait dire la reine en recevant cette lettre ? D'un autre côté, si elle ne la lui remettait pas, que dirait le cardinal ? Cette dernière considération l'emporta et Laura entra chez la reine.

Elisabeth avait alors vingt-cinq ans. Grande et belle, elle était citée pour la petitesse de son pied et de sa main. Ses yeux noirs pétillaient de malice et d'esprit ; sa bouche moqueuse, sur laquelle errait un fin sourire, était rose comme celle d'un enfant et gracieuse comme celle d'une coquette ; ses cheveux noirs étaient si touffus et si longs, qu'ils l'enveloppaient, comme une Madeleine, de la tête aux pieds. Enfin, ce qui est rare chez les Italiennes, elle avait la peau blanche et fine des blondes jeunes filles de l'Allemagne.

Autant par goût que pour plaire à Philippe V dont elle savait la préférence à cet égard, elle avait adopté les modes françaises de l'époque. Ce jour-là, elle était vêtue d'une robe dont les volans et les fontanges étaient en point d'Angleterre, et les agrafes en diamants. Des perles faisaient ressortir l'éclat de ses cheveux noirs. Elle tenait à la main un élégant éventail de *Husson*, cadeau du duc d'Orléans, et à l'un de ses doigts étincelait la *Pélagie*, fameuse pierre qui, par sa forme, son poids et son eau parfaite, passait pour être sans prix.

Assise dans un fauteuil de bois des îles à dos droit, portant, incrustées en or, les armes d'Espagne elle devisait avec le connétable de Castille, le duc d'Ossonne et Mme d'Havrux au moment où Laura vint mystérieusement lui remettre la lettre du cardinal. Elle en rompit brusquement le cachet, le lut, puis se laissant aller à toute sa gaieté :

— Voilà une plaisante bouffonnerie.

Puis, s'adressant aux deux seigneurs qui se tenaient près de son siège :

— Vous savez, messieurs, leur dit-elle, avec quelle libéralité nous avons, le roi et moi, reconnu les services de son éminence. Nous avons fait largement les choses. Le cardinal ne se croit pas assez récompensé. Mais, ajouta-t-elle en voyant que les seigneurs n'osaient dire mot dans la crainte de se compromettre, nous saurons contenir les exigences de notre premier ministre ; il comprendra qu'il est des limites que l'on ne saurait impunément franchir. Allez, la reine vous laisse libres. Quant

à vous, madame la duchesse, je vous reverrai avec plaisir dans une heure. D'ici là, vous m'obligerez de m'envoyer votre jeune et charmante amie, dona Inès.

Restée seule, Elisabeth se livra à un nouvel accès de gaieté. Le connétable de Castille et le duc d'Ossonne étaient peut-être, de tous les hauts personnages de la cour, ceux qui avaient le plus à se plaindre d'Alberoni et par conséquent de la reine, qui l'avait fait ce qu'il était. Ayant trouvé l'occasion de leur accorder une innocente satisfaction en traitant sévèrement leur ennemi, elle l'avait aussitôt saisie. Ce n'était pas qu'elle ne fût au fond de l'âme blessée de l'impertinence de son favori, qui avait osé lever les yeux jusqu'à elle, mais elle croyait plus politique de prendre son audace du côté plaisant.

Elle jeta nonchalemment la lettre sur sa toilette, enjoignit à Laura d'aller se placer sur le passage d'Alberoni, et, sous un prétexte quelconque, de le faire entrer dans l'appartement ; puis, voyant paraître dona Inès, elle lui dit d'un ton affectueux :

— Senorita, je passe chez le roi. Aussitôt, retenez bien ceci, que vous entendrez la voix de son éminence, vous viendrez me prévenir et et vous vous retirerez.

Conformément à cet ordre, dix minutes après, dona Inès courait pour prévenir Elisabeth.

Quand la reine reparut, Alberoni, attiré par sa perfide messagère, soulevait d'une main tremblante l'une de ces belles portières de marocain rouge rehaussé d'arabesques gaufrées que l'on admirait encore il y a peu de temps dans l'antique demeure des *procrés*. En voyant la reine, il laissa retomber le rideau ; mais la reine s'était aperçue du mouvement. Elle le fit appeler et il fut obligé de s'avancer.

— Eh, mon Dieu ! monsieur le cardinal, lui dit-elle en se composant un visage, quel air agité vous avez ! comme vous êtes pâle ! Auriez-vous mal passé la nuit ?

— Votre majesté, balbutia le ministre, me permettra...

— Ou bien vous serait-il arrivé ce matin quelque fâcheux événement ?

— Votre majesté voudra bien me permettre...

— A moins toutefois, poursuivit l'impitoyable jeune femme, que ce ne soit notre vœu qui vous ait troublé à ce point ?

— Votre majesté sait fort bien !

—Allons, allons, monsieur le cardinal, dit-elle, résolu à lui faire perdre, à force de taquineries, le peu de présence d'esprit qui pouvait encore lui rester, de grâce, ne vous tourmentez pas ainsi. Réservez vous pour des soins plus graves. Vous vous donnez une peine pour laquelle jamais le roi ni moi ne pourrions nous acquitter envers vous.

Puis, comme Albéroni levait les yeux aux frises du plafond pour y chercher sans doute une inspiration, elle reprit :

—Mais, j'y songe, ne serait-ce pas plutôt la fatigue poétique que vous a causée la composition de ce joli madrigal que j'ai reçu tout à l'heure, et en tête duquel votre pieuse main a écrit sa devise habituelle : "*Amore con misterio*," devise plus chevaleresque que canonique. Vous l'adressiez probablement à quelque dame de notre royale maison, mais Laura a eu la maladresse de me le remettre. Du reste, monsieur le cardinal, je vous fais mon compliment. Je savais bien que vous êtes un grand homme d'état, un politique profond, et plein de ressources ; je connaissais même plusieurs de vos autres talents ; M. le duc de Vendôme a eu le soin de faire votre réputation à cet égard, vous lui avez de grandes obligations ; mais j'ignorais complètement que vous fussiez grand poète autant que grand maître d'hôtel ?

—Épargnez-moi, madame....

—Oh ! ne cherchez pas à vous en défendre. L'éloge est sincère. Savez-vous bien, nouveau Pétrarque, que l'Italie serait fière de vous avoir donné le jour, et l'Espagne glorieuse de vous avoir accueilli, s'il me plaisait de rendre publiques vos éloquentes inspirations.

Albéroni était au supplice. Ne sachant que répondre, il fléchit un genou devant la reine dans une attitude suppliante, sans dire un mot.

—Quoi ! monsieur le cardinal, reprit la reine d'un air sévère, si j'en juge par votre silence, ce serait donc à moi que vous auriez véritablement adressé ce madrigal ?

—Hélas ! madame, croyez-vous que je doive être plus insensible qu'aucun autre à tant de charmes unis à tant de majesté ?

—Relevez-vous, monseigneur, ne restez pas ainsi agenouillé. C'est une posture qui vous convient d'autant moins que, malgré votre qualité de cardinal, elle vous est peu habituelle.

Albéroni se releva en balbutiant d'une voix altérée :

—Serait-ce donc que j'aurais eu le malheur de déplaire à ma souveraine et d'encourir sa disgrâce ?

—De lui déplaire ? oui ; d'encourir sa disgrâce ? pas encore ; mais prenez-y garde, monseigneur ! ce qu'Elizabeth Farnèse veut bien oublier aujourd'hui, la reine d'Espagne demain pourrait s'en souvenir !

Albéroni comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se ménager une retraite honorable et profitable en même temps.

—Oh ! madame, dit-il avec un saint enthousiasme, tant de bonté ! tant de clémence ! Comment pourrai-je vous prouver ma profonde gratitude ?

—Vous le pourrez, monsieur le cardinal, en servant plus fidèlement que jamais le roi notre maître, et en ayant pour celle qu'il a cru digne de partager sa couronne, tout le respect auquel elle a droit.

En prononçant ces mots d'un air sérieux, la reine, qui tenait à la main la lettre d'Albéroni, la jeta dans un *brasero*, dont les charbons ardents l'eurent bientôt dévorée.

Albéroni s'étant retiré après avoir perdu toute folle illusion, il revint à la réalité de sa position, et comprit tout le parti que ses ennemis pourraient tirer auprès du roi, de sa trop juvénile incartade.

Il rentra dans son palais, humilié, désespéré et fort inquiet. Il y trouva quelqu'un qui l'attendait avec impatience : c'était notre jeune bachelier de Salamanque, Feliciano.

Ramené à Madrid par son ami le vinaterio, qui avait voulu qu'il vint jusqu'à nouvel ordre loger chez la senora Carmina, son auguste épouse, Feliciano avait accepté cette cordiale hospitalité. Il s'était mis ensuite en quête d'une occupation quelconque, et, faute de mieux, s'était réduit au triste métier d'écrivain public, de copiste. Enfin, au lieu d'écouter Domingo, qui lui avait d'abord inspiré de vaines craintes, il se résolut à aller trouver le cardinal, son compatriote.

Il ne pouvait s'y présenter plus inopportunément. Albéroni, que sa mésaventure avait irrité, le toisa d'un coup d'œil si dédaigneux, que le pauvre jeune homme faillit se trouver mal. Dans la candeur de son âme il s'était fait une toute autre idée du prélat ; il avait pensé qu'il lui suffirait de déclarer son nom et son pays pour que toutes les portes lui fussent

ouvertes. Il ne tarda pas à reconnaître que Domingo ne l'avait point trompé. Albéroni s'était nonchalamment étendu sur un divan mauresque aux houppes d'or, le coude droit appuyé sur une petite table et la tête posée sur sa main ; il semblait profondément réfléchir.

Voyant que, contrairement à l'usage, on ne l'engageait pas à exposer le but de sa visite, Feliciano prit l'initiative, et s'approchant doucement du divan :

— Monseigneur, dit-il, je suis venu....

— Que voulez-vous ? interrompit d'un ton bourru le ministre.

— Monseigneur, tout ce qu'il plaira à votre éminence de me donner, débita d'un trait le bachelier.

— Qui vous a envoyé ici !

— Personne, monseigneur ; j'y suis venu tout seul, de mon propre mouvement.

— Qui êtes vous ? que sont vos parents ? où demeurent-ils ?

— Mes parens sont morts, monseigneur, et je ne les ai jamais connus.

— Vous n'avez personne à Madrid de qui vous puissiez vous recommander ?

— J'ai l'hôtesse de la fonda de la *Puerta del Sol*, la senora Carmina et son mari Domingo, vinaterio de Séville, répliqua le jeune homme, un peu remis de sa frayeur.

— Belle caution ! dit le cardinal en prenant une prise dans une tabatière ornée de diamans. Quels sont vos talents ? que savez-vous faire ? Connaissez-vous la cuisine, seulement ! êtes-vous en état de préparer une soupe au fromage ?

— La cuisine !... Une soupe au fromage !....

— Sans doute, une soupe au fromage. Qu'y a-t-il là de si surprenant ?... Vous ne savez donc pas, jeune homme, qu'une soupe au fromage habilement faite peut devenir un titre aux plus grands honneurs (1) ? Vous ne connaissez pas encore ce bas monde, jeune homme.

— Je le sais, monseigneur, mais....

— Vous le savez, dites vous ? Qui vous l'a appris ? interrompit-il avec hauteur.

Le cardinal ressemblait à tous les parvenus ; il voulait bien parler lui-même de ce qu'il avait été ou de ce qu'il avait fait, mais il ne voulait

pas qu'on le lui rappelât, ni même qu'on parût s'en souvenir.

— Monseigneur, je me nomme Feliciano, reprit timidement le bachelier.

— Quel rapport ce nom a-t-il avec ce que je vous demande ?

— Je suis, comme votre éminence, Italien.

— Ah !

— J'ai vu le jour à Firenzuola.

— Corpo santo ! dites-vous vrai ?

— Si vrai que mon père adoptif, Gaetano Mendozzi, m'a souvent dit y avoir connu il signor Albéroni, votre honoré père, jardinier de son état, et vous-même monseigneur, quand vous sonnerez les cloches en qualité de clerc.

Le cardinal, à ces mots, s'était brusquement retourné, le visage pourpre de honte.

— Votre père adoptif vous a souvent dit cela ? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! c'était un habile homme ! je vous en félicite !

— Monseigneur, c'était un brave officier, criblé d'honorables blessures qu'il avait reçues en défendant son pays.

— Et qui est-ce qui vous a amené en Espagne ?

— Le hasard, monseigneur, qui vous y a poussé vous même.

— Où prenez-vous que ce soit le hasard qui m'y ait poussé ? dit le prélat de plus en plus offensé des remarques ingénues de Feliciano. Jeune homme vous avez de singuliers rapprochements.

Puis il poursuivit en le toisant d'un regard scrutateur :

— C'est sans doute ce que vous savez de ma vie passée qui vous a engagé à venir solliciter mon appui ?

— Monseigneur, répondit le bachelier avec plus d'adresse que n'en promettait ce que nous savons de lui, je me suis avant tout rappelé ces belles paroles : *Sinite parvulos venire ad me*, laissez venir à moi les petits, et j'ai pensé que votre éminence, qui est si puissante sur la terre, aurait pris naturellement ces paroles pour devise.

Ce compliment, dit avec simplicité, calma le cardinal et flatta d'autant plus son orgueil que son orgueil venait d'être plus cruellement mortifié par la reine quelques instants auparavant.

(1) Inutile de rappeler que le cardinal Albéroni dut sa fortune auprès du duc de Vendôme, à ses plaisanteries et à ses soupes au fromage.

—Hé! murmura-t-il en souriant: *Si non è vero, è bene trovato.* (1)

Puis il ajouta avec une douceur affectée :

—Mais, mon ami, vous avez donc du talent ? Auriez-vous, par hasard, fait vos humanités ?

—Monseigneur, je suis bachelier de Sala-  
manque.

—Par Saint Jacques, j'aurais dû m'en douter ! Et vous voudriez une place qui fût en rapport avec ce que vous savez ?

—Ce serait mon plus grand désir.

—Vous avez de l'ambition !

—J'ai celle de plaire à votre éminence.

—C'est fort bien, mon enfant, mais ce n'est pas répondre catégoriquement.

—Monseigneur, l'ambition est-elle donc défendue ?

—Défendue, non ; mais dangereuse, oui. Vous ne savez pas tout ce qu'il faut mettre en œuvre pour parvenir, et non seulement pour parvenir, mais surtout pour se maintenir, ce qui est plus difficile. Que de sacrifices de tout genre ! que d'humiliations !

—Je vous crois, monseigneur, car vous parlez avec une vieille et sûre expérience.

—Vous dites ? interrompit le prélat étonné.

—Je dis que vous devez avoir en cette matière une sûre expérience. Mais, monseigneur, poursuit avec bonhommie l'ami de Domingo, ne creusez-vous pas trop profondément dans vos souvenirs de jeunesse ? ne vous exagérez-vous pas les obstacles du chemin après l'avoir parcouru ? car enfin, si, comme l'a fort logiquement dit votre éminence, il ne faut que savoir convenablement apprêter une soupe au fromage pour arriver aux plus hauts honneurs, je ne vois pas que ce soit une si grande difficulté.

La réplique était cruelle : Albéroni sentit le coup. Furieux de se voir blessé par ses propres armes, il se leva et se promena de long en large en chiffonnant les riches dentelles d'un mouchoir qu'avait brodé pour lui la belle comtesse d'Oropésa.

—Monseigneur, reprit Feliciano au bout d'un instant, j'attends votre décision.

Mille pensées confuses agitaient le cardinal. Le bachelier était-il bien aussi ingénu qu'il le paraissait ? Ne s'était-il pas amusé aux dépens de celui que redoutaient les plus puissants sou-

verains de l'Europe ? Ce qu'il y avait de certain, c'est que Feliciano savait de ces choses qu'un premier ministre n'aime jamais à s'entendre dire, et qu'il voudrait voir profondément ensevelies dans les ténèbres du passé. Il fallait donc pour le moment le ménager. Plus tard, on aviserait à se débarrasser de sa personne si elle était gênante ; les occasions manqueraient d'autant moins qu'un ministre peut toujours inventer à son gré. Alberoni prit sur la table un papier, roula dedans quelques pièces d'or épar-sés, et, les remettant à Feliciano, lui dit en appuyant sur les mots :

—Mon jeune ami, décidément vous ne pouvez encore aborder la carrière à laquelle vous prétendez. Entre nous, vous n'êtes pas assez mûr ; vous avez trop de mémoire et trop d'instruction : cela vous nuirait. Tenez, acceptez ceci, c'est tout ce que je puis faire pour vous. Plus tard, nous verrons ; mais en attendant, si vous m'en croyez, vous serez circonspect ; vous garderez pour vous certains contes qui pourraient déplaire en haut lieu. Vous m'avez compris ?

Feliciano n'avait rien compris du tout ?

—Monseigneur, balbutia-t-il, je . . .

—Bien, bien, c'est entendu. Vous pouvez maintenant aller à vos petites affaires, ajouta paternellement le prélat ; je ne vous retiens plus.

Feliciano voulut refuser le présent, mais il n'y eut pas moyen, tant Albéroni mit d'ins-tance et de précipitation à le congédier. Le jeune solliciteur se retira donc et une fois dehors examina le don de son éminence. La papier dans lequel le cardinal avait imprudemment et par mégarde enveloppé les pièces d'or, était le brouillon du fameux madrigal qu'il avait adressé le jour même à la reine.

### III.

#### LE POT DE FER ET LE POT DE TERRE.

Feliciano revint à l'hôtellerie consterné. Qu'allait-il faire ? qu'allait-il devenir, seul à Madrid, sans parents, sans protecteur, sans res-sources, maintenant surtout que l'unique per-sonne sur laquelle il eût compté qui eût pu si facilement lui servir d'appui venait de le re-pousser ? Une circonstance augmentait encore ses inquiétudes. Que signifiaient les dernières

(1). Si ce n'est pas vrai, c'est au moins bien in-génieux.

paroles du cardinal ? Évidemment elles renfermaient un avertissement ; mais lequel ?

Féliciano, craignant un échec, n'avait rien dit à personne de la démarche qu'il allait tenter. Si le succès couronnait ses espérances, il serait toujours temps d'en parler. Dans le cas contraire, on ne pourrait lui faire aucun reproche.

Voulent éviter les questions que son chagrin ne manquerait pas de provoquer, il essaya de gagner, sans qu'on s'en aperçût, la petite chambre qu'il occupait dans les combles. Mais sa visite au ministre l'avait retenu dehors plus longtemps que d'habitude, et il était difficile que la senora Carmina, qui veillait sur lui comme une mère, n'eût pas remarqué son absence. En effet, au moment où il allait franchir les premières marches de l'escalier, elle se place devant lui en disant :

—Vous rentrez bien tard aujourd'hui, mon *Bembolino* (c'était le surnom d'amitié qu'elle lui donnait). Vous seriez-vous dérangé en compagnie de quelque jeune dissipé ? Il y en a tant dans cette grande ville de Madrid ! Mais vous avez l'air tout soucieux ! Ne serait-ce pas plutôt que le besoin n'aurait pas abondé selon vos désirs ? Je ne verrais cependant pas là de quoi vous attrister ainsi. Ce qui n'est pas venu aujourd'hui viendra demain.

La senora Carmina était une grosse femme de 45 ans, fraîche comme une harangère et d'une bonté proverbiale. Si elle n'était pas des plus riches, c'est qu'elle hébergeait trop de pauvres diables qui ne la payaient guères et trop de riches seigneurs qui ne la payaient pas. Sans le commerce de son époux, qui florissait à merveille, elle n'eût pu soutenir sa maison ; ses locataires l'auraient ruinée.

La senora Carmira s'était attachée à Féliciano par trois motifs, ce qui était trois fois plus qu'il ne lui en fallait souvent. Le premier, c'est qu'il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse à Salamanque, où elle était née ; le second, c'est qu'il était doux et soumis comme une fille ; le troisième enfin, c'est qu'il tenait parfaitement en ordre les livres de compte de la fonda. La senora Carmina lui était fort reconnaissante de ce service.

S'apercevant qu'il semblait chercher un prétexte pour s'excuser, elle renouvela ses questions et y mit tant de persistance et de vivacité que notre bachelier, forcé dans ses derniers

retranchements et inhabile à se contraindre, fut obligé d'avouer la vérité. La senora Carmina l'écouta sans l'interrompre.

—Là ! voyez un peu ! fit-elle ensuite d'un air mécontent. Domingo vous l'avait bien recommandé, de ne pas y aller ! Si vous aviez voulu le croire, cette humiliation ne vous serait pas arrivée. Voilà qui vous est bien dû ; vous n'avez que ce que vous méritez, étourdi !

Du reste, Féliciano, qui la savait d'une noble susceptibilité, ne lui avait point parlé du présent ou plutôt de l'aumône du cardinal.

—Je vous en prie, dit-il les mains jointes, que Domingo ne sache rien ; il m'en voudrait de n'avoir pas suivi ses bons avis.

—Et il aurait bien raison. Mais maintenant, voyons, quel parti allez vous prendre, puisque la plume ne produit presque rien et que l'on vous ferme les portes au nez ?

—Je vais encore attendre un peu. Son éminence m'a promis de s'occuper de moi plus tard.

—Innocent ! vous ne voyez donc pas que son éminence vous a leurré et que c'est ainsi que l'on éconduit les solliciteurs importuns ? Si elle avait eu réellement l'intention de vous être utile, elle vous eût tout de suite employé. Enfin il faut vivre, et vous n'avez pas en poche un maravedis !

Féliciano baissa tristement la tête.

—Un peu de patience, senora, dit-il d'une voix suppliante, peut-être des jours meilleurs viendront-ils, et alors je saurai reconnaître toutes les bontés que vous aurez eues pour moi.

—Vraiment ! est-ce que je vous ai jamais parlé de cela, moi, ingrat que vous êtes ? reprit la digne femme, blessée de ce que Féliciano pût la croire capable d'agir dans un but d'intérêt. Allons, allons, continua-t-elle plus doucement, ne restez pas ainsi à ruminer votre chagrin. Sortez un moment, courez au Prado, cela vous distraira. Domingo et moi nous aviserons à vous trouver un emploi.

Féliciano ne se fit pas répéter l'invitation : seulement, au lieu de suivre le conseil de son hôtesse, il se dirigea d'un côté diamétralement opposé.

Nous savons qu'il était amoureux. Or, quoique ce fût peut-être sans espoir, tant était haut placé l'objet de son amour, il n'en persistait pas moins à l'adorer au fond du cœur. Féliciano était de ces natures douces, timides et dévouées

qui s'émeuvent plus lentement que les autres, mais qui, par cela même, son plus sincères et plus fidèles à leurs affections. C'était l'âme tendre et mélancolique d'un enfant du nord sous la brillante apparence d'un méridional. Tous les jours régulièrement il se rendait devant le palais de Buen-Retiro, qu'habitait dona Inès, et là, s'asseyant sur une borne, il attendait l'heure à laquelle la jeune dame d'atour avait l'habitude de sortir. C'était, dans son infortune, sa seule joie, sa seule consolation. Dès qu'il entendait ouvrir les grandes portes, il se levait, le cœur palpitant; puis, au moment où la voiture armoriée de sa jolie maîtresse passait devant lui, il se découvrait en s'inclinant avec un profond respect. De son côté, dona Inès ne manquait jamais de répondre par un gracieux salut, que lui seul pouvait remarquer et comprendre, à ce muet et naïf hommage, et alors le pauvre jeune homme était ivre de joie. Toutes les faveurs dont eût pu le combler le cardinal ne l'eussent pas plus délicieusement ému. Il reprenait gaiement le chemin de la fonda, rapportant avec lui du bonheur pour jusqu'au lendemain.

Mais Féliciano avait aussi ses jours néfastes. Quelquefois, par exemple, Féliciano attendait en vain; quelquefois, soit que la journée fût pluvieuse, soit que son service près de la reine la retint, dona Inès ne sortait pas. Dans ce cas-là, le bachelier l'attendait courageusement jusqu'à ce que la nuit fût venue. Puis, la nuit venue, il rentrait au logis désespéré.

—C'était donc du côté du Buen-Retiro qu'il venait de se rendre, au lieu d'aller au Prado.

Ce jour-là, il fut favorisé, car, lorsqu'il rentra, un changement complet s'était opéré en lui. La joie la plus vive brillait dans ses yeux.

Surprise de cette inexplicable métamorphose, la senora Carmina lui dit avec un véritable intérêt :

—Il paraît, mon Bembolino, que le grand air nous a fait du bien ? Tant mieux, il faudra en conserver la recette pour les jours où nous en aurons besoin.

—Ah ! senora, répondit le bachelier, si vous saviez combien je suis heureux !

Hé quoi ! son éminence vous aurait-elle fait appeler pour vous donner une bonne place ?

—Il s'agit bien de cela !

—Auriez-vous trouvé un trésor ?

—Un trésor de beauté, oui, senora. Vous ne sauriez rien imaginer de plus parfait !

L'auguste épouse de Domingo, regarda fixement son jeune locataire et lui dit cette fois d'un ton grave :

—Par saint Jacques ! serions-nous amoureux ?

—Quel maintien noble ! quelle distinction ! poursuivit Féliciano, absorbé par son enthousiasme. C'est à en perdre la tête !

—Mais répondez donc, reprit l'hôtesse en lui pressant vivement le bras : sommes-nous amoureux ?

—Senora, mais... je...

—Bon ! il ne nous manquait plus que cela ! Nous voilà bien avancés !

—Domingo ne vous en a donc rien dit ?

—Monstre ! vous le lui aviez probablement défendu !

—Moi ? Du tout senora, je vous le jure.

—Alors, vous-même, que ne m'en avez-vous parlé ?

—Je n'osais, senora.

—Je vous fais donc bien peur ?

—Je craignais vos observations, dit timidement le bachelier.

—C'est qu'en ce cas l'objet de vos amours est sans doute indigne de vous.

—Au contraire, senora, c'est une grande et belle dame de la cour.

—Miséricorde ! Une dame de la cour ! Il est fou !

—J'en ai peur, senora ; mais elle a tant de grâces ; ses yeux sont si doux, son sourire est si gracieux.

—Qu'entends-je ! votre amour serait partagé ? Et combien y a-t-il de temps que durent nos folles équipées ?

—A peu près trois ans, senora.

—Trois ans ! Rien que cela ! Et comment nommons-nous notre belle ?

—Dona Inès de Tolède.

—Dona Inès de Tolède ! Ah ! le malheureux !

—Mais, senora, reprit Féliciano, vous vous créez à tort des tourments : je ne vois pas qu'il y ait en cela quelqu'un de si malheureux.

—Oui, dà ! et son fiancé ! Croyez-vous qu'il s'accommodera de pareilles allures ?

Féliciano devint pâle.

—Son fiancé ! répéta-t-il d'une voix lente.

—Faites donc l'étonné, petit, vaurien que

vous êtes ! Vous ne savez peut-être pas que dona Inès doit épouser dans trois jours le marquis de Los Herreros ?

Feliciano s'appuya contre le mur. Ses jambes fléchissaient, ses yeux s'étaient subitement couverts d'un voile sombre, et tout son corps frissonnait. Il ignorait ce que venait de lui apprendre son hôtesse, et moins que jamais il s'en serait douté, après le gracieux sourire qu'il venait d'obtenir de dona Inès dans la journée même.

Le voyant près de se trouver mal, la senora Carmina saisit un flacon de vinaigre et le lui fit respirer ; puis, comme il reprenait ses sens, elle tenta de réparer le mal en le consolant ; mais ce fut en vain. Une réflexion bien cruelle le rendait inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de sa douleur.

— Senora, dit-il d'une voix tremblante, êtes-vous bien sûre de ce que vous venez de me dire ?

— Aussi sûre que possible, car c'est Domingo qui pour la noce doit fournir les vins.

— Quoi ! Domingo le savait et il ne m'en a pas averti !

— Ne lui aviez-vous pas promis de ne plus chercher à revoir dona Inès ? dit au même instant Domingo lui-même, en posant sa main sur l'épaule de Feliciano.

Il y eut un silence, interrompu seulement par les soupirs et les sanglots étouffés du pauvre amoureux.

— C'est vrai, je vous l'avais promis, balbutia-t-il ensuite avec une sorte d'hésitation ; mais, Domingo, pouvais-je vivre dans la même ville et ne pas essayer de la revoir ? C'était impossible, Domingo ! Je ne m'en suis pas senti le courage. Mon amour l'a emporté sur toutes mes résolutions,

— Pauvre Bembolino ! murmura l'hôtesse avec intérêt.

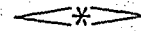
— A l'autre ! s'écria le vinaterio. C'est bien le cas de se laisser attendrir. Ce qui est fait est fait, et...

— Et ce qui n'est pas fait encore peut bien ne pas se faire, dit tout-à-coup Feliciano en s'élançant comme un fou vers sa chambre. Une idée subite venait de lui traverser l'esprit ; c'é-

tait de s'assurer immédiatement par lui-même du plus ou moins de confiance qu'il devait accorder au récit de la senora Carmina ; et, pour cela, d'écrire à dona Inès, en lui déclarant franchement son amour. Peut-être l'idée n'était-elle pas des plus ingénieuses dans sa position, mais elle était des plus décisives. Feliciano se trouvait d'ailleurs encouragé dans cette démarche par les dispositions sympathiques qu'il avait cru remarquer chez sa jolie maîtresse.

Il est vrai que Domingo, son rude Mentor, lui avait souvent, entre autres leçons, donné celle de se défier des femmes, qui, suivant lui, n'étaient jamais plus près de tromper que lorsqu'elles semblent le plus sincères ; mais il ne pouvait croire que dona Inès, qui, à peine une heure auparavant, lui avait paru si bienveillante, eût voulu se jouer de son amour si pur et si dévoué. Feliciano écrivit dix lettres qu'il déchira successivement. Aucune ne réunissait, selon lui, les conditions exigées. L'une était trop calme et l'autre trop passionnée. Toutes lui semblaient être indignes de la personne à laquelle il les destinait.

(A continuer.)



## VARIETES.

### LE VIEUX CHATEAU.

ELEGIE.

La campagne silencieuse est enveloppée de l'ombre du crépuscule, l'harmonie des bosquets expire ; ici seulement, sous ces murailles antiques, j'entends le cri mélancolique du grillon ; le repos descend d'un ciel sans nuages, les troupeaux quittent lentement les prairies, et le laboureur fatigué hâte le pas pour goûter le repos dans la cabane de ses pères.

Ici, sur des hauteurs couronnées de forêts, parmi les débris du passé, où une crainte res-

pectueuse agite mon âme, je te consacre ces chants, ô mélancolie ! mes tristes rêveries se reportent aux temps reculés où ces murs avec ces donjons s'élevaient fiers sur la cime rocailleuse de la montagne.

Là-haut, près de cette colonne aux débris grisâtres que le lierre entoure de ses replis, là où les pâles reflets du couchant vont expirer sur des fenêtres délabrées, jadis peut-être les larmes d'un père mouillaient le front d'un des plus nobles fils de l'Allemagne, dont le cœur plein d'ambition palpait de l'espoir d'une prochaine bataille.

« Pars en paix, disait le vénérable châtelain en lui donnant le glaive des héros, ne reviens plus ou reviens victorieux ! sois digne du nom de tes pères ! » Alors de l'humide prunelle du jeune guerrier jaillissaient des étincelles ; ses joues brûlantes ressemblaient à la rose épanouie, aux rayons purpurins de l'aurore.

Puis, nuage orageux, le chevalier, tel que Richard Cœur-de-Lion, volait aux combats ; devant lui l'ennemi pliait comme les sapins courbés par la tempête. Doux comme les ruisseaux des prairies, il retournait dans son château, et voyait les larmes de joie de son père.

Les convives choquaient gaiment leurs coupes, à la lueur argentine des étoiles, sur ces bords escarpés sous lesquels la chouette a placé son nid ; les histoires de combats sanglants, de terribles aventures dans la Palestine réveillaient dans l'âme de ces robustes guerriers une foule de glorieux souvenirs.

Quel changement ! l'horreur et la nuit plangent maintenant sur le théâtre de cette splendeur ; les vents mélancoliques du soir agitent le feuillage là où les braves prenaient leur joyeux repas ; des buissons solitaires s'élèvent à l'endroit où l'enfant demandait instamment un bouclier et un glaive, quand retentissait la trompette guerrière et quand le preux chevalier s'élançait sur son coursier.

Les restes de ces vaillants guerriers sont maintenant des cendres que recèle le sein ténébreux de la terre ; quelques pierres sépulcrales, enfoncées dans le sol, montrent à peine le lieu où ils reposent. Plus d'un preux chevalier est devenu le jouet des vents, sa mémoire s'est perdue comme sa tombe ; sur les brillantes actions des temps héroïques s'étend le nuage de l'oubli.

Ainsi passe l'éclat de la vie, ainsi disparaît le fantôme d'une vaine puissance ! ainsi, dans le cours rapide des temps, se plonge dans une nuit obscure tout ce que la terre étale à nos regards : lauriers qui ceignent des fronts victorieux, exploits qui brillent sur le marbre et l'airain, urnes consacrées à une éternelle mémoire, chants d'immortalité !

Tout ce qui sur cette terre de poussière remplit un cœur généreux d'ardeur et de ravissement s'évanouit, semblable aux regards du soleil d'automne, quand un orage dérobe aux yeux l'horizon. L'aurore voit pâlir le matin ceux qui, le soir, se livrent à des transports d'amour. Le bonheur même que donne l'amour et l'amitié ne laisse pas de traces sur la terre.

Tendre amour ! tes bosquets parfumés de roses touchent à des solitudes hérissées de ronces, et un subit orage ternit souvent l'azur de l'amitié. Grandeur, gloire, puissance, renommée, tout est vanité ! la terre recouvre d'une égale obscurité le front superbe du conquérant et la tête défaillante du pèlerin.

MATTHISON.

## SONNETS.

### LE LAURIER.

Hier, j'ai planté une petite branche de laurier, et en même temps j'ai adressé au ciel une humble prière pour que grandisse l'arbre gracieux, et qu'il soit un jour la parure et l'honneur des poètes.

J'ai prié, pour qu'au mois d'avril, Zéphir étende ses ailes d'or sur ses beaux rameaux ; et que le cruel Borée, retenu dans une étroite chaîne, n'exerce point sur eux son influence.

Je sais que cette tige aimée d'Apollon est lente, bien lente à dépasser les autres tiges sur cette plage que brûle le soleil ;

Mais cette lenteur extrême, je ne la tiens point à dédain ; car il est lent aussi à surgir parmi nous, et il surgit à grand'peine, celui qui mérite la couronne.

MENZINI.

### L'APPROCHE D'UN ORAGE.

J'entends la grenouille croasser dans ce bas-fond, signe certain de la pluie prochaine, et chanter le corbeau fâ-



cheux ; et la mèreuse revient coup sur coup plonger à la source.

La génisse, sur le penchant du coteau, heureuse d'aspirer de l'air frais, ouvre et lève ses larges naseaux ; car elle a joie d'attendre l'eau, qui, sans doute, n'est pas loin.

Je vois les pailles légères qui s'en vont volant. Je vois comme le vent tourbillonne, et la poussière tournoyer ainsi qu'un sabot.

Restagnon, lève les rêts, rentre les troupeaux à l'étable ; sache que lorsque le ciel envoie ses préséges, la colère suit de près.

MENZINI.

ITALIE.

Italie ! Italie ! ô toi à qui la destinée accorda le don malheureux de la beauté, et par suite une dot funeste de souffrances infinies que tes douleurs ont gravées sur ton front,

Ah ! que n'es-tu ou moins belle ou plus forte, pour te faire craindre davantage ou te faire aimer moins de ceux qui semblent s'enflammer à tes charmes et qui cependant te dévient à mort !

Alors je ne verrais plus des torrents de soldats descendre des Alpes, je ne verrais plus les troupeaux français boire l'onde du Pô teinte de sang.

Je ne te verrais plus toi-même, ceinte d'un fer qui n'est pas à toi, combattre avec le bras des peuples étrangers pour servir toujours, que tu sois victorieuse ou vaincue.

FILICAJA.

QUEBEC, 26 JUILLET 1844.

Avec le présent No. nos abonnés recevront la partie musicale de notre feuille, contenant une chansonnette intitulée :

SI ÇA T'ARRIVE ENCORE,

paroles de I. SIMARD, musique de A. ROMAGNESI.

### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jendis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay	- - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinct, N. P.	- - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.

157

M 543

Canadienne

LE  
**MENESTRALE**

**PARTIE MUSICALE.**



Vol. I.]

[No. 8

CHANSONNETTE.

**SI CA T'ARRIVE ENCORE.**

Paroles de M I Simard—Musique de A Romagnesi.

Allegretto.

PIANO.



## SI ÇA T'ARRIVE ENCORE.

Je ne veux pas vous re-gar-der ; Mon-sieur, ces-

sez vo-tre pri-ère ; Quoi ! vous o-sez me de-man-

der ce qui peut cau-ser ma co-lère ? de ru-

SI ÇA T'ARRIVE ENCORE.

bans vous a-vez pa- ré la hou- let- te d'I- sau- - - re...

Ah! Co- lin, je me fâ- che- rai... Si ça t'ar- rive en- co- - - re,

Ah! Co- lin, je me fâ- che- rai... Si ça t'ar- rive en- co- re

## II.

L'autre soir, sous ce bois épais,  
 Tout occupé de la coquette,  
 Vous lui répétiez les couplets  
 Que vous avez faits pour ma fête.  
 On ne chante un tendre refrain  
 Qu'à celle qu'on adore ;  
 Colin, je mourrai de chagrin  
 Si ça t'arrive encore,  
 Colin, je mourrai de chagrin  
 Si ça t'arrive encore.

## III.

Moi, je pourrais vous pardonner !  
 Allez ! vous n'avez plus d'amante.  
 Ah ! c'est assez me chagriner :  
 Je pleure...mais je suis contente.  
 Tout vos serments sont superflus,  
 Retournez près d'Isaure.  
 Pour moi, je ne vous aime plus,  
 Si ça t'arrive encore,  
 Non, non, je ne vous aime plus,  
 Si ça t'arrive encore.

PLAMONDON et Cie., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.